

LA TRANSHUMANCE À PIED

QUAND DE JEUNES
ESTRANGERS FONT REVIVRE
LE PASTORALISME



Christine est bergère, incarcérée depuis novembre 2012. Elle écrit beaucoup : elle raconte l'enfermement, les conditions de détention et l'arbitraire de l'Administration Pénitentiaire, contre lesquels elle résiste autant qu'elle peut. Ses lettres sont publiées sur le blog *Enfin pisser dans l'herbe*¹, dans *L'Envolée*² et ailleurs. En plus des violences, des pressions, des privations, du mitard et de l'isolement, les surveillantes ne ratent pas une occasion de porter plainte contre elle, ce qui rallonge sa peine.. jusqu'où ?

Les résistances sont nécessaires, à l'intérieur comme à l'extérieur et nous lui transmettons notre solidarité, pour qu'un jour les murs s'effondrent. Nous lui avons proposé de publier un de ses textes dans Nunatak, et nous avons reçu l'article suivant qui raconte une partie d'une transhumance dans les Hautes Alpes, à laquelle elle a participé il y a dix ans. C'est avec plaisir que nous le reproduisons ici.

1 Blog mis à jour par des proches de Christine et des personnes solidaires de sa lutte au quotidien contre la taule. Des lettres qu'elle écrit y sont publiées, pour faire connaître au dehors la réalité de la prison, ainsi que des nouvelles à son sujet : enfinpisserdanslherbe.noblogs.org

2 L'Envolée est réalisé par des ex-prisonniers ou des proches de prisonniers qui pensent qu'il est primordial de publier des textes venus des prisons et des textes contre les prisons. lenvolee.net

Peut-être avez-vous vu, en juin 2006, sur la route de la Vachette à Névache, un petit troupeau de 300 brebis, quelques chèvres et deux ânes ? Mené par une dizaine de jeunes bergers, ce troupeau finissait ces quarante jours, qui, démarrés de la Drôme Provençale, allaient aboutir deux cents kilomètres plus loin à l'alpage de Biaune-Le Vallon.

Pourquoi mettre plus d'un mois pour effectuer une distance qui s'effectue en quatre heures de camions ?

Par économie

Certes le transport a un coût (environ 800€ dans ce cas). Mais la transhumance à pied nécessite aussi des frais de carburant pour le véhicule de repérage, pour le véhicule à gyrophare qui suit le troupeau, pour le fourgon aménagé qui tire la caravane et assure l'intendance. Et puis il y a aussi les frais de nourriture pour les bergers (et une douzaine de personnes tous les soirs ça vide quelques bouteilles...!). Ce n'est donc pas l'économie du camion qui compense à elle seule les frais de route.

Cependant si on comptabilise les quarante jours où le troupeau a pâture gratuitement (alors qu'une place de printemps peut se louer jusqu'à 120€/hectare) le compte se rééquilibre.

Le but n'est donc plus comme il y a cinquante ans de couvrir le plus vite possible la distance entre la place fixe (à Coudoux par exemple pour rendre hommage aux derniers transhumants pédestres du coin) et Névache afin d'éviter de louer des terres sur la route et d'atteindre en peu de temps l'alpage en propriété. Pour les herbassiers¹ le but est au contraire de profiter de chaque parcelle de friche (voire même de prairie !) offerte sur la route pour que les brebis « se fassent belles » après un hivernage difficile en colline. Plus la transhumance dure, plus le troupeau profite, plus c'est économiquement viable.

1 Un herbassier est un éleveur qui ne possède que son troupeau, un paysan sans terre.

Par goût du métier

A chaque voiture qu'on fait doubler, à chaque village traversé, les gens nous accostent pour nous dire : « Ah que ça fait plaisir de voir à nouveaux des troupeaux à pied ! » - « Mon grand-père faisait cette route tous les ans avec 2000 bêtes, je venais l'aider le jeudi »² - « C'est magnifique de voir des jeunes reprendre le flambeau ». Même ceux qui, très rares heureusement, nous envoient la maréchaussée pour une parcelle empiétée, recréent la tradition : le paysan a toujours été un envieux du pastre. Pour tous : paysans sédentaires, villageois et touristes, les transhumants sont l'image d'Épinal du pastoralisme.

Mais la transhumance c'est un vrai travail. D'ailleurs, cette année, dans l'équipe nous accueillons une stagiaire de l'école des bergers de Salon-de-Provence. Repérer les chemins à suivre, prendre contact avec les propriétaires locaux, se lever à l'aube, traire les chèvres, bâter les ânes, soigner les boiteuses, faire doubler les voitures, monter les parcs en clôture mobile, tout cela s'apprend.

Sur la route, par sécurité, nous sommes tous équipés de gilets jaunes. Devant, 500 mètres avant le troupeau, marche le porteur du drapeau rouge qui ralentit les voitures et communique par signes avec le berger de tête (au cas où, par exemple, un autre troupeau se trouve en parc au bord de la route). Puis viennent les muletiers qui mènent les ânes chargés du casse-croûte

2 Le jeudi c'est anciennement le jour de congé de la semaine scolaire à une époque où le samedi était travaillé, le mercredi d'aujourd'hui donc. A l'intention des moins de vingt ans qui ne peuvent l'avoir connu, c'est de là que vient l'expression « la semaine des quatre jeudis ».

et des pulls, de plus en plus nombreux au cours de la journée. Juste derrière, c'est le berger de tête qui ralentit le troupeau avec son chien. Derrière le troupeau compact, deux bergers et leurs chiens protègent les cultures et font doubler les voitures. Enfin, 200 mètres derrière, le conducteur du fourgon à gyrophare prévient les autos et charge les éventuelles bêtes faibles. A cette équipe s'ajoutent ceux qui font le repérage préalable, l'intendance, les photos, la relation publique. On est une grosse équipe, mais il y a du travail pour tous. On s'honore d'ailleurs de ne pas laisser longtemps inactifs les curieux qui nous suivent sur quelques kilomètres.

Par goût de la liberté

Ça transparait déjà dans les explications précédentes car c'est le point principal :

Les terres qu'on pâture en transhumance nous sont la plupart du temps offertes par des propriétaires heureux d'échapper à la corvée de fauche ou de brouillage. Parfois, nous repérons des terrains en friche et quand les voisins immédiats confirment qu'ils ne sont pas travaillés, on les squatte pour une chaume³ ou une nuit. *La terre appartient à ceux qui la travaillent.*

Nous avons, bien sûr, les attestations sanitaires obligatoires pour le déplacement du troupeau et nous respectons le code de la route. Mais nous ne demandons pas d'autorisations aux mairies pour traverser les communes. *La liberté s'acquiert, elle ne se quémande pas.*

L'équipe est surtout composée de jeunes (de 18 à 35 ans) bergers salariés qui se

3 La chaume c'est le moment le plus chaud de la journée, où le troupeau rumine et fait la sieste.

regroupent pour le plaisir avant de s'engager chacun sur son alpage. Il serait économiquement suicidaire de salarier au SMIC chacun des transhumants. On vit donc en bonne partie de la collectivisation des aides sociales (chômage, RMI, ...) de ceux qui y ont droit durant cette période de l'année. C'est la participation de l'État à la revalorisation d'une tradition, au renouveau du lien social, à la formation agricole. *On peut être jeunes, pauvres, sales, chevelus, brefs de vrais caraques, des boumihans⁴ et être aussi travailleurs et passionnés.*

On ne peut pas passer quarante jours à manger tous les soirs autour du feu de camp, en descendant maintes bouteilles, sans que ne se tisse une solide amitié basée sur le travail et le partage. Mumu à l'accordéon, Rémy à la flûte, Ju à la guitare, tous au chant, on célèbre durant ce mois et demi de route un monde où le nomade est respecté en tant que berger et non méprisé comme SDF. « *Combien de route un garçon doit-il faire avant qu'un homme il ne soit ? Combien l'troupeau doit-il franchir de bleds avant de retrouver l'estive ? Écoute mon ami, écoute dans le vent. Écoute la réponse est dans le vent* » (d'après une célèbre chanson de Bob Dylan).

Merci à tous ceux qui nous ont envoyé le double des photos qu'ils prenaient en souvenir des bergers passés. Merci à ceux qui nous ont offert un pack de bières pour nous remercier d'avoir nettoyé leur terrain. Merci à ceux qui nous ont accompagné, pendant un kilomètre ou trois jours, nous invitant à l'hospitalité. Merci à nos chiens qui travaillaient autant que nous en buvant moins. Merci à la météo clémente. Merci au vent qui apporte la réponse.

VIVA LA LIBERTAD SIEMPRE !

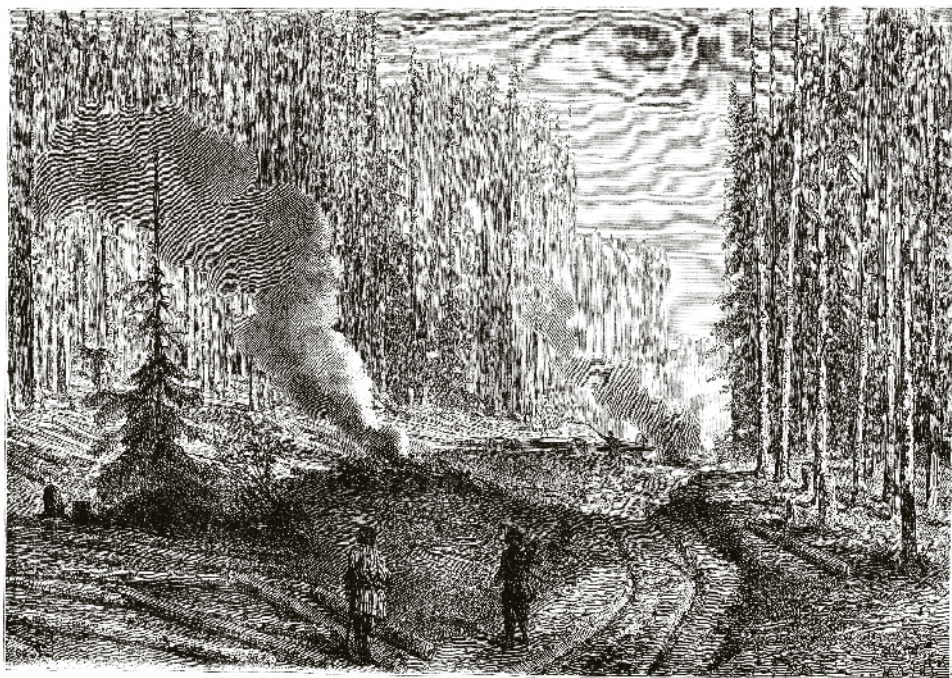
Les bergers transhumants du troupeau de moréousses⁵ montés au Vallon à l'été 2006

4 Caraque ou bouhiman sont des termes provençaux (mal orthographiés sûrement et je m'en excuse) pour désigner les gitans sales, fainéants, voleurs (et autres foutaises du folklore sédentaire et petit bourgeoises).

5 Les moréousses sont des brebis rustiques, blanches de laines mais avec les pattes et le museau roux.

RÉFLEXIONS SUR LA MONTAGNE EN DÉPEUPLEMENT

Le texte suivant est une traduction d'un article paru en italien dans Nunatak 38/39 (printemps/été 2015). Nous partageons certains constats et analyses de ce côté des Alpes.



Reinstaurazione — Bassi e G. Wynod, d'après un aquarelle.

Quand on parle de montagne, souvent le risque est de se référer à une image fabriquée plutôt qu'à une réalité. C'est pourquoi réfléchir aux conditions objectives dans lesquelles on se situe, dans une perspective d'idéaux et de projets mais sans se cacher les limites concrètes qu'on se retrouve à affronter, ne peut qu'aider à mesurer les efforts et les tentatives engagés.

Nous devrions parler de *montagnes*, notamment en ce qui concerne des territoires voisins, et non d'une idée abstraite de la montagne qui est une stratification de sens différents, depuis la petite patrie aux frontières sacrées, à la nature sauvage, aux paysages arcadiens, etc. D'un point de vue moins idéalisé, nous pourrions trouver, dans les zones où la démographie est en déclin, des zones voisines des agglomérations urbaines où la population augmente ; des zones frontalières, liées aux industries au-delà des frontières ; des zones touristiques plus ou moins en crise avec une augmentation résidentielle d'occupation quelques mois par an ; et des régions à statut spécial généralement aisées et stables, avec une activité agricole entrepreneuriale et peu d'espaces à l'abandon. Des facteurs particuliers comme la langue et la culture historique forment un substrat important qui se conjugue aux facteurs géographiques et économiques. Nous pensons à la différence entre les montagnes de la Contre-Réforme (Alpes centrales) et celles de l'hérésie (occidentales), mais les dynamiques actuelles dépassent quelquefois ce vécu. Vaste panorama, compte tenu que nous pouvons trouver dans une même vallée des zones de basse altitude voisines d'agglomérations urbaines, où la ville s'étend, des vallées à l'abandon et des fins de vallées dédiées au tourisme.

La dynamique démographique et économique de la montagne est liée à l'évolution historique de l'Europe et de sa politique agricole, fondée sur l'abaissement artificiel des prix des denrées grâce au financement de l'industrie agroalimentaire. Comme chacun le sait, cela a poussé celui qui produisait lui-même ce dont il avait besoin à travailler pour produire des marchandises en usine, monnayant sa propre activité et permettant aux industriels de faire des profits. C'est le début de l'industrialisation capitaliste moderne. Les bas prix ont vidé les montagnes et les empêchent de se repeupler, et aujourd'hui, paradoxalement, le système de

production et de distribution industriel fait qu'en montagne les produits alimentaires coûtent plus cher qu'en ville.

Malgré les marchés ciblés et le haut de gamme constitué par les produits « slow* » (* label *slow-food*, réseau italien nommé par opposition à *fast-food*) ou « typiques », peu d'indices laissent présager un changement d'orientation pour les zones en dépeuplement. En effet, le bio est déjà intégré dans les systèmes de production des grandes entreprises, et ces produits labellisés pourraient aussi, à brève échéance, suivre le même chemin. Les petites corporations de produits certifiés, tout en maintenant en vie des productions locales particulières autrement destinées à disparaître, ne sont pas en mesure de démonter le système de la grande distribution et peuvent seulement se faire la guerre à l'intérieur de la niche des produits de luxe, comme par exemple le fait que du vin de qualité peut se trouver (disponible surtaxé en supermarché) inséré dans une logique de marché alors que les produits d'une agriculture saine et de qualité devraient être à la portée de tous.

Tout cela nous montre que l'hémorragie des zones en dépeuplement va continuer, comme une véritable colonie interne de l'empire économiquement désavantagée, et connaîtra un destin différent des aires de production certifiées ou de tourisme de masse. Ces zones, liées à des agglomérats d'intérêts corporatistes et à leurs représentants politiques, ressemblent plus à la ville avec ses magasins, ses services, ses travailleurs saisonniers et éventuellement des aides économiques. Dans les zones dites « déshéritées », la moyenne d'âge est élevée et une bonne partie des revenus vient des pensions de retraites. Les acti-

vités agricoles sont marginales et sporadiques. Celui qui vit là y est parce qu'il y possède une maison et souvent plus d'une, mais malgré une petite rente locative, la tendance des nouvelles générations est de chercher du travail ailleurs. Si leur revenu le permet, elles gardent les propriétés de famille, parfois en étant fiers de leur lignée en tant que propriétaires de cabanes, et de chalets d'alpage qu'ils n'utilisent pas, et si leur revenu ne le permet pas, les propriétés seront abandonnées. Par contre, si, inévitable avec le temps, l'alternance avec de nouveaux habitants se produit, il y aura une rupture nette avec la structure traditionnelle et familiale des villages où le poids numérique des nouveaux venus modifiera à lui seul (ce qui n'est pas une amélioration en soi) les équilibres budgétaires internes.

Je ne saurais dire si nos villes deviendront comme celles de tant d'autres parties du monde, avec leurs énormes masses de déshérités exclus des cycles de production, des services et des droits soumis à des logiques comptables, mais la tendance à l'appauvrissement est sous les yeux de tous. À l'avenir, le nombre de personnes à la recherche d'un endroit où habiter ne pourra qu'augmenter, comme augmentera la tendance égoïste du « tous contre tous », et pas seulement avec le nationalisme et le racisme. À cet égoïsme, la montagne est déjà malheureusement préparée, avec différentes formes de traditionalismes qui, en fin de compte, ne sont rien d'autres qu'un camouflage de petits privilèges de classe dus à l'appartenance à la communauté d'origine : maisons, terrains, pouvoirs décisionnels répartis entre clans familiaux qui se posent parfois en « aristocraties » locales. Si ce n'était pas le cas, tant d'attention à la « défense du

territoire » devrait trouver une meilleure expression pour empêcher tous ces projets d'extraction de valeurs qui affectent la montagne : mines, digues, forages, infrastructures. Au contraire, cela démontre qu'un si fort attachement aux « racines » a généralement d'autres fonctions.

Ceci dit, bien que la montagne puisse être un territoire de référence pour tous ceux qui trouvent toujours plus difficile de vivre en ville, elle ne l'est pas par des facteurs économiques et culturels. Peu de conditions rendent la montagne attractive du point de vue des revenus et cela devrait favoriser une manière différente de l'habiter, où à la place de l'argent, il y ait la possibilité pour chacun de faire une partie de ce qui lui est nécessaire et d'assurer collectivement de bonnes conditions de vie. Les données sur le retour à la terre des jeunes dans des zones marginales indiquent que ces possibilités sont souvent liées à des connaissances approfondies dans la science agricole et économique, à un meilleur dynamisme et une capacité entrepreneuriale, et à la possession de terrains, souvent vieux biens familiaux, ou d'argent pour les acheter. Cela signifie qu'en face d'un intérêt pour une alternative à la ville, il n'y a pas encore de pistes qui se démarquent du système dans lequel nous sommes immergés et le retour à la terre est subordonné à sa rentabilité. Un des problèmes principaux qui concerne tant les entreprises agricoles que les ouvriers (la grande partie étant des sans-papiers exploités) est la grande distribution (même « coopérative ») qui est une partie essentielle de l'ordre social déterminant prix, transports, ventes, achats, et donc salaires, infrastructures, urbanisme. Un système qui commence tout juste hors du cadre particulier de l'agriculture et qui ne

peut être combattu que collectivement. La possibilité de production agricole, étant donné les limites climatiques propres à l'altitude, est restreinte à certaines productions quelques mois de l'année. Elle peut aussi ne pas être destinée exclusivement à une économie classique de vente et représenter une base importante d'autonomie dans un vaste système de relations solidaires, où une certaine autosuffisance alimentaire est un point de départ donné par le contexte. Les espaces existent et un nouveau dynamisme ne peut qu'être une aide pour qui vit la montagne, ce qui pourrait bien intéresser celui qui ne trouve plus de réponse adéquate à ses besoins en ville. Il ne s'agit pas de se limiter à cultiver son jardin ou de se fatiguer dans des projets d'autosuffisance mais de donner une forme concrète à cette idée de mutualisme et d'auto-organisation à la base qui nécessite un nombre suffisant de personnes pour durer. Un système d'aide mutuelle qui libère du temps et de l'énergie, bouleversant un mode de vie par lequel année après année, les contraintes économiques et le dévouement au travail deviennent toujours plus pressants. Une libération qui permette de se consacrer aux relations avec les autres, à l'étude, à la lutte et à tous les aspects que la vie moderne amène à sacrifier car inutiles à la consommation ou à la production. Il ne s'agit pas d'une séparation avec le système urbain dans lequel la montagne est immergée mais d'un espace un peu plus libre d'où l'étudier et le critiquer.

Les villages sont pleins de bâtisses vides et de terrains à l'abandon en partie à cause du dépeuplement et en partie à cause de la jalousie et de la défiance montagnarde qui préfère garder une cabane fermée et inutilisée plutôt que de la voir habitée

par d'autres. Malgré cet état de fait, plusieurs expériences autour des vallées nous font dire que le moment est propice à un changement. Il est nécessaire de connaître les villages et leurs mécanismes, un environnement ni meilleur ni pire qu'ailleurs mais avec ses caractéristiques, positives et négatives. De fait, le dépassement d'une logique de corps externe, issue de la culture urbaine *underground*, ouvre de nombreuses portes. Actuellement, la montagne est une périphérie de la ville et si elle veut l'indépendance elle doit aussi en expérimenter les formes. Nous savons, par des expériences antérieures, que de nombreuses communautés agricoles ou écovillages se sont transformés en gîtes ou coopératives, une fois l'élan initial épuisé. De tels projets ne peuvent, à mon avis, trouver en eux-mêmes un sens à leur existence. Ce devrait être plutôt des expériences, dans un horizon commun à d'autres formes de luttes, en réciprocité, sinon le risque est, en plus d'être réabsorbé par le système, que les résultats de tant d'efforts soient utilisés pour de nouveaux cycles d'extraction de valeur, comme pour les sources d'énergies « alternatives » qui sont actuellement une des formes d'investissement préférées du grand capital.

Tous les rebelles, les hérétiques et les bandits qui ont résisté au pouvoir central partageaient un idéal, et ce doit être le cas pour qui combat la civilisation industrielle, du marché et de l'argent. Vivre dans la montagne ne signifie pas fuir un système nuisible mais s'y opposer. Ainsi, faire partie de la communauté des habitants des vallées, faire partie d'un ensemble d'habitants différents, ne veut pas dire abdiquer ses propres idées et tensions, ni rechercher une intégration dénuée de critique qui n'apporte rien à la démolition

des relations sociales dominantes. Cela ne signifie pas non plus se consacrer à l'autogestion sans étudier, réfléchir ou intervenir là où c'est nécessaire, en maintenant des liens étroits avec la ville et toutes les luttes qui cherchent à apporter des solutions concrètes à la pauvreté croissante, et pas seulement matérielle, que le système capitaliste et étatique produit.

Pour conclure, les zones de montagne en dépeuplement offrent aujourd'hui une grande quantité d'espaces et d'installations qui seront toujours sous-utilisées et leur disponibilité dépend aussi de la capacité à renverser la méfiance envers les étrangers et à comprendre les règles sociales non écrites qui caractérisent les villages. Il faut un bon nombre de personnes pour satisfaire les nécessités de base de chacun, pour compenser les écarts de revenus et surtout pour construire une minorité active capable d'encourager de nouvelles idées et de les concrétiser. Si cela manque aux grandes masses des villes qui vivent dans leur chair les désastres de cette civilisation industrielle, il en est autrement, loin de la vie chaotique et dispersée du rythme urbain. Il est possible de jouir de relations plus intenses et de se consacrer plus lucidement à la réflexion collective, ce dont nous avons grandement besoin. Si nous sortons de l'égoïsme de ces temps et que nous réussissons à penser à une vie où quiconque, généreusement, fera sa part, il est possible de commencer à expérimenter les embryons d'une forme autogérée de vie, d'en voir les limites et les contradictions, et de se confronter avec le reste de la société de laquelle on exige souvent beaucoup mais avec laquelle on a peu de lien.

Giobbe